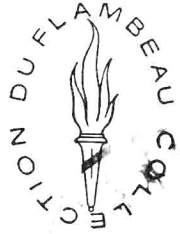
BEAUMARCHAIS

THÉÂTRE



HACHETTE

Cette édition reproduit les textes des éditions de 1775 pour *Le Barbier de Séville*, de 1784 pour *Le Mariage de Figaro* et de 1797 pour *La Mère coupable*.

BEAUMARCHAIS

THÉÂTRE

INTRODUCTION

PAR GÉRARD BAUËR

de l'Académie Goncourt.

« J'AI toujours été trop sérieusement occupé pour chercher autre chose qu'un délassement honnête dans les lettres. » Voilà ce qu'écrivait Beaumarchais dans son *Essai sur le genre dramatique sérieux* qui sert de préface à *Eugénie*, son premier ouvrage. Il dit vrai. Il n'est pas un homme de lettres. Il est un homme, extrêmement vivant, extrêmement doué, pour lequel le théâtre a été, un moment, la scène où il a fait passer sa vie. Et c'est quand il s'y est représenté lui-même, lorsqu'on y a entendu l'écho de sa voix, qu'on a pu mesurer son talent et son influence. Le génie de Beaumarchais n'est pas un approfondissement, il n'est pas l'expression d'un rêve, il est avant tout une présence : Beaumarchais aurait pu vivre sa vie comme il l'a vécue sans avoir écrit *Le Barbier de Séville* et *Le Mariage de Figaro ;* mais ces deux pièces ne pourraient avoir été écrites comme elles l'ont été si Beaumarchais n'avait vécu l'existence telle qu'il l'a vécue. Il n'est guère d'écrivain dont la vie éclaire aussi lumineusement son œuvre. C'est dans l'une et l'autre la même passion, la même démarche, le même entraînement ; c'est le même ton d'intelligente astuce et de joyeuse assurance. Et toute préface à son œuvre ne peut être d'abord qu'un récit de sa vie. Donc, regardons-le vivre.

Un Parisien.

Pierre-Augustin Caron est né en 1732 à Paris, rue Saint-Denis, où son père, André-Charles Caron, était horloger. Né à Paris — comme la plupart des auteurs dramatiques. C'est une circonstance sur laquelle, plus d'une fois, nous avons porté notre attention. Les romanciers, au XIXe siècle, sont des provinciaux qui ont tourné vers Paris leurs premiers songes et leur ambition. Mais, depuis Molière, les auteurs dramatiques sont

此为试读，需要完整PDF请访问：www.ertongl

des Parisiens : Parisiens nés dans le ventre de Paris comme l'auteur du *Misanthrope*, comme Regnard et Beaumarchais ; Parisiens comme Sedaine et Marivaux, comme Musset, Dumas fils et Henry Becque. Y a-t-il là plus qu'une coïncidence ? Sans doute. Il est moins de rêves romanesques à nourrir pour celui qui naît au centre du théâtre, l'occupe pour ainsi dire dès sa naissance et n'a qu'à bien ouvrir les yeux pour voir se jouer les scènes de la comédie. Un Parisien est souvent plus pourvu de curiosité que d'ambition. Cependant le jeune Caron possédait l'une et l'autre et le montra bientôt. Son père était un homme austère, issu d'une famille calviniste originaire de la Brie. Il avait eu dix enfants ; il en avait perdu quatre et des six survivants il n'était qu'un garçon, Pierre-Augustin, dont l'horloger avait décidé de faire son successeur. L'enfant Caron reçut une bonne éducation à la campagne et, sa première communion accomplie, son père le prit comme apprenti. On imagine volontiers ce Beaumarchais adolescent, dans le magasin de son père, et penché, le regard vif, sur le secret des montres.

Deux, trois ans passèrent ainsi, dans la compagnie indulgente de ses sœurs ; il partageait ses loisirs entre des promenades dans le faubourg et des improvisations musicales. Sa sœur aînée se maria et partit pour l'Espagne, emmenant sa cadette. Trois filles restaient à demeure. Pierre-Augustin avait seize ans et, déjà, beaucoup d'allant et de feu. On eût pu dire de lui ce que La Bruyère, précepteur, disait de son élève, le duc de Bourbon : « C'est un garçon auquel il faut de l'emploi.... » La compagnie de ses sœurs, l'animation du magasin, les délassements de la musique bientôt ne lui suffirent plus. Il y avait à proximité du faubourg Saint-Denis, aux Halles, des cabarets qui l'accaparèrent. Il en paya les plaisirs avec l'argent de quelques montres qu'il avait vendues sans aviser son père ; et son père le chassa. Il revint, fit amende honorable et se soumit aux conditions rigoureuses que lui imposait l'autorité paternelle. Il les observa, travailla assidûment et, après quelques semestres, il était devenu l'inventeur d'un nouveau système d'échappement pour les montres. Découverte vainement cherchée par les maîtres du métier, dont Le Paute, horloger du Roi. Ce Le Paute, qui a laissé un nom dans l'horlogerie, était l'ami des Caron : il avait suivi les efforts de Pierre-Augustin et il n'hésita pas à s'en approprier le mérite. Il présenta cette nouveauté au Roi comme étant son invention. Caron, le fils, l'apprit et résolut de confondre cet ami malhonnête.

L'affaire n'alla pas sans difficultés : mais Pierre-Augustin avait vingt-deux ans et il était déjà Beaumarchais, cet homme si constamment soucieux de faire triompher son droit, ce lutteur jamais lassé et qui apporterait dans la lutte tant d'ingéniosité, de talent et de bonne humeur. Il se débattit comme un jeune diable, demanda à l'Académie des Sciences d'arbitrer le différend, la convainquit pièces en mains et triompha. Ce fut son premier procès et sa première réussite publique ; car la Cour s'était intéressée à l'affaire et, le procès achevé, le jeune Caron y avait ses entrées.

Le moyen de parvenir.

« Horloger du Roi », ce n'était pas mal. Le père Caron en eût fait la gloire d'une vie. Son fils souhaitait davantage ; peut-être moins par résolution consciente que par l'impulsion de son naturel. Il avait vingt-six ans, il était bien tourné, il exerçait un ascendant physique qu'il conserva tant qu'il vécut : il séduisit une cliente, Mme Francquet, femme du contrôleur de la bouche du Roi ; et, telles étaient sa grâce et la variété de son agrément, il séduisit aussi le mari, qui bientôt lui céda sa charge. Le mois de novembre 1755, Augustin Caron était nommé contrôleur et dorénavant avait sa place à la Cour. Il y avait six mois qu'il connaissait le ménage Francquet. Le sort fut bientôt aussi rapide que lui-même : M. Francquet mourut et Pierre-Augustin défendit fort habilement les intérêts de sa veuve. Après dix mois de deuil, il l'épousa, non sans avoir eu à vaincre l'opposition de son père. Le voilà établi, en état de se pousser dans le monde, et sachant déjà assez bien comment on s'y pousse. Il va donc ajouter un titre au brevet qu'il tient du Roi. La famille de sa femme possède une terre où se trouve un certain bois Marchais, qu'on appelle dans la région le « bos » Marchais. C'était un bois taillé pour la gloire : Caron en fait Beaumarchais et, l'ajoutant à son nom, le lègue à l'immortalité.

Tout allait bien, lorsque, après dix mois de mariage, Mme de Beaumarchais mourut. Beaumarchais, par contrat, était l'héritier de sa femme ; mais le contrat n'avait pas été « insinué » et les difficultés commencèrent. Cependant, il retournait à la Cour plus assidûment et il y devint l'intendant des plaisirs des quatre princesses, auxquelles il apprit à jouer de la harpe. Cette faveur ne l'enrichit pas, au contraire : les princesses le chargeant constamment d'achats qu'elles oubliaient de régler. Mais Versailles était malgré tout un terrain fructueux. Beau-

marchais y avait connu la Pompadour, son mari Lenormand, épicurien complaisant, et l'un de ses familiers, le financier Paris-Duverney, dont le crédit était considérable. Ce financier enrichit Beaumarchais comme il avait enrichi Voltaire, et Beaumarchais en profita pour donner un caractère officiel à sa noblesse d'emprunt. Il brigua, moyennant cinq cent mille livres, le titre de maître des eaux et forêts, qu'il ne put obtenir, et se contenta plus simplement d'être promu « lieutenant général des chasses ». Un brevet de « secrétaire du Roi » l'avait précédemment ennobli. Il ne lui en avait coûté que cinquante-six mille livres — ce qui n'était déjà pas mal. Il jouissait dorénavant d'un titre incontestable et d'un poste honorifique. Il n'avait plus qu'à se lancer dans les affaires politiques et financières, à l'aventure — affaires pour lesquelles il était bien fait. Et ce fut encore Paris-Duverney qui lui ouvrit les portes de cet eldorado : en Espagne. Il y partait, ayant assuré à Paris la situation de son père et de ses sœurs et ayant défendu son honneur en un duel où il avait blessé à mort un gentilhomme qui l'avait offensé. Les circonstances firent qu'il retrouva en Espagne des aventures aussi variées : de l'argent à gagner, des sœurs à protéger, un honneur à défendre.

Les heures espagnoles.

Gœthe a illustré l'aventure espagnole de Beaumarchais en un drame célèbre, *Clavijo*, où il a réussi ce que Beaumarchais a manqué dans *Eugénie :* un drame bourgeois selon l'esthétique de Diderot. C'est sans doute que Gœthe avait plus que Beaumarchais le sens dramatique du théâtre; c'est aussi que, n'ayant pas été acteur du drame tel que les circonstances l'avaient noué, Gœthe l'anima d'une passion conforme à son jeune génie. Quelle avait été cette aventure ?

A Madrid, Beaumarchais avait retrouvé ses deux sœurs, l'aînée mariée à un entrepreneur nommé Guilbert, et la cadette, Lisette, qui était alors une fille de trente-quatre ans. Quelque six ans auparavant, elle avait rencontré un certain José Clavijo, lequel avait demandé sa main. Il n'avait qu'une petite situation. On le pressa de l'augmenter, ce qu'il fit fort bien : de fonctionnaire qu'il était, il devint un journaliste en vue et archiviste de la couronne. La réussite acquise, ce fut à son tour d'être ambitieux et il oublia — par deux fois — son engagement de mariage la veille du jour où il devait le remplir. La fiancée ainsi délaissée faillit en mourir. C'est alors que parut Beaumarchais. Il rechercha Clavijo, le confondit et l'obligea

non point à épouser sa sœur (car elle avait trouvé entre-temps un autre fiancé), mais à signer un aveu de son indignité. Cet aveu signé, Beaumarchais réfléchit : Clavijo épouserait Lisette, et le nouveau fiancé serait dévolu à une autre de ses sœurs. Mais Clavijo se rebella, intrigua et obtint un ordre d'arrestation contre ce frère intransigeant. Beaumarchais, cependant, n'était pas homme à se laisser mettre aisément la main au collet. Il courut chez son ambassadeur et obtint d'être reçu par le roi d'Espagne, auquel il conta ses démêlés. Il avait une façon bien émouvante de dire les choses, une conviction irrésistible. Le Roi, sur-le-champ, signa la révocation de Clavijo. Du coup, sa sœur Lisette n'avait plus de fiancé, car il ne s'agissait pas d'épouser un Clavijo destitué : « Je l'ai déterminée à rester fille... », écrivit Beaumarchais. Elle ne le resta qu'à moitié, le second fiancé ayant été opportunément rappelé auprès d'elle....

Voilà ce que fut l'affaire Clavijo. Elle tenait du drame et de la comédie. Elle avait le mouvement vif que Beaumarchais imprima à toutes les affaires auxquelles il fut mêlé. Quand il en fit le récit, une dizaine d'années plus tard, il donna à son intervention un caractère dramatique et romanesque qui frappa Gœthe, excellent dramaturge. Ce récit avait, à vrai dire, beaucoup plus de caractère et d'intérêt humain que Beaumarchais n'en sut mettre dans *Eugénie*, pièce quelque peu languissante. Clarendon, le séducteur d'Eugénie, n'est d'ailleurs pas Clavijo (la pièce avait été commencée avant le voyage à Madrid). Gœthe, pour sa part, n'hésita pas à porter sur la scène les personnages mêmes de la vie, les appelant par leur nom et les animant de sa passion. Beaumarchais y tient un rôle honorable, — tel que celui qu'il avait joué, — mais Gœthe n'accable pas complètement Clavijo. C'était un Gœthe de vingt-cinq ans indulgent à l'ambition ; et il a imaginé un personnage, Carlos, qui, dans une scène forte et belle, convainc Clavijo de se garder libre. On croit déjà entendre un autre Carlos, Carlos Herrera, le Vautrin des *Illusions perdues*, donnant une de ses premières leçons à Rubempré.... Beaumarchais avait, avec fougue, créé les éléments d'un excellent drame bourgeois; mais ce ne fut pas lui qui l'écrivit. En revanche, il en fit un excellent *Mémoire*. C'était là un de ses talents. Il n'y fut jamais faible.

Un drame et un procès.

En Espagne, Beaumarchais avait tenté de grandes affaires : fonder une nouvelle Compagnie des Indes en fournissant de

Noirs toutes les colonies espagnoles, restaurer l'industrie, assurer les subsistances de l'armée. Son activité était à la mesure de son entregent et de son ambition. Cependant, entre tant de projets il ne réussit qu'à procurer une maîtresse au Roi, la sienne, une certaine marquise de La Croix, Languedocienne d'origine et fille du marquis de Senas. Cela ne s'était pas fait tout seul : il y avait fallu la complicité d'un valet de chambre italien et la faiblesse, lente à se produire, de Charles II, qui, par religion, était vertueux. Quand la marquise fut bien en cour, Beaumarchais crut que sa fortune était faite. Or tout échoua, et Beaumarchais rentra en France, ne rapportant qu'un sujet de drame, des couplets de comédie, et la connaissance de l'Espagne.

C'est alors qu'il reprit un des manuscrits d'*Eugénie*, dont il avait jeté les grandes lignes quelques années auparavant. Le sujet coïncidait en plusieurs points avec l'aventure qu'il venait de connaître, puisqu'on y voit une jeune fille dupée par un séducteur, sur le point d'en mourir, et un père et un frère qui songent à la venger. Beaumarchais, de retour à Paris, chercha un délassement en travaillant à son drame. Cependant il courtisait une blonde savoureuse, Mme Lévêque, veuve encore fraîche du garde général des Menus Plaisirs et qui, près de la quarantaine, ne souhaitait pas demeurer longtemps sans mari. En attendant de l'épouser, Beaumarchais fit représenter *Eugénie*, « drame en cinq actes et en prose » sur le théâtre de la Comédie-Française, le 29 janvier 1767. La pièce échoua. Elle ne méritait pas un autre sort. On attendait d'une nature aussi ouverte et qui brassait la vie à pleines mains une œuvre alerte et plaisante. Il offrait à pleurer : on ne pleura pas. Toutefois entre la première représentation et la seconde, il allégea son drame, ce qui lui permit de durer ; mais son talent n'était pas dans ce registre si contraire à son naturel. La pièce qu'il était taillé pour écrire était celle qu'il jouait tous les jours. Il y retourna en se mariant avec Mme Lévêque. Elle était fort riche — de rentes viagères. Elle lui donna un enfant, puis un autre, et Beaumarchais semblait devoir vivre dans l'opulence et le bonheur, lorsque les difficultés et les peines l'assaillirent. Il en fut constamment ainsi. Son existence n'a jamais pu toucher au calme : quand il croyait avoir gagné le port, les orages le rejoignaient.

Sa femme tomba malade d'une phtisie mortelle. Dans le même temps, il perdit la confiance du Roi et dut régler des comptes, fort emmêlés, avec son vieil ami Paris-Duverney que

la vieillesse avait considérablement affaibli et placé dans la dépendance d'un neveu, le comte de la Blache, lequel haïssait Beaumarchais. Quand, en 1770, Duverney mourut, le comte de la Blache contesta les règlements et se refusa de payer une somme de quinze mille livres dont Duverney avait reconnu la validité. Ce fut le début d'une affaire qui n'allait pas finir de sitôt.

Beaumarchais commença par attaquer en justice La Blache, qui fut condamné à payer sa dette, et fit appel.

Beaumarchais était résolu à attendre, sans impatience, le second jugement, dont il pensait qu'il confirmerait le premier. Il se divertissait en faisant répéter une pièce nouvelle, non plus un drame, mais une comédie : *Le Barbier de Séville*, son troisième ouvrage. Le second, *Les Deux Amis*, joué par les Comédiens-Français au mois de janvier 1770, n'avait pas eu plus de succès qu'*Eugénie* (plutôt moins). Mais Beaumarchais n'était pas homme à se lasser, ni à tourner le dos à la vie. Sa seconde femme était morte, deuil qu'avait outragé la calomnie. Il se consolait avec le « passe-temps » du théâtre et aussi avec une personne charmante, Mlle Ménard, qu'il avait connue par le duc de Chaulnes, son ami. Ce duc de Chaulnes était un homme violent, vindicatif, qui traitait fort rudement sa maîtresse et à court d'argent en empruntait à Beaumarchais. Mlle Ménard avait trouvé de l'agrément à l'ami de son amant : elle le montra à Beaumarchais, bientôt assidu de sa maison où il rencontrait Marmontel et Chamfort. Mais le duc de Chaulnes, s'étant aperçu qu'il était trompé, devint furibond et voulut tuer son rival. A plusieurs reprises. Cela fit scandale. Beaumarchais, plusieurs fois menacé de mort et malmené, déposa une plainte et demanda qu'on lui rendît justice de ces violences. On envoya le duc à Vincennes et Beaumarchais au Fort-l'Évêque.

Il eût pris cette détention comme un loisir si l'affaire La Blache ne lui avait soudain montré qu'il fallait être libre pour se défendre. Le procès allait être plaidé de nouveau, et La Blache, profitant de l'emprisonnement de Beaumarchais, intriguait pour que le jugement fût prononcé à la hâte. L'affaire fut mise en délibéré et confiée, pour rapport, au conseiller Goëzman. Il importait que Beaumarchais approchât le conseiller. Il supplia qu'on lui accordât quelques « sorties » de prison : il y rentrerait le soir même. On le lui permit ; mais, bien qu'il ait insisté, il ne put voir le conseiller. Or le hasard lui fit apprendre qu'on pouvait toucher le conseiller par sa femme,

此为试读，需要完整PDF请访问：www.ertongl

Mme Goëzman, petite personne assez plaisante, frivole et dépensière. Il en coûterait cent louis, et une montre, plus quinze louis pour le secrétaire du magistrat. Beaumarchais souscrivit à toutes ces conditions par l'intermédiaire d'un certain Lefay, libraire dudit Goëzman ; mais il ne vit pas pour autant le conseiller, et, le 26 avril, le Parlement Maupeou, ayant annulé le premier jugement, déclarait Beaumarchais faussaire et le déboutait.

C'était la ruine. Le comte de la Blache fit aussitôt saisir les biens de l'écrivain, qui se trouvait toujours en prison. La situation paraissait désespérée. Or Beaumarchais n'est jamais aussi brillant qu'en ces extrémités. Il se fait remettre en liberté et récupère l'argent qu'il a versé à Mme Goëzman, soit deux cents louis, et le présent, soit la montre. Mais cette écervelée se refuse à rendre les quinze louis du secrétaire (qu'elle a dépensés sans les verser). Beaumarchais n'en est pas à quinze louis près ; cependant il va les réclamer, et ces quinze louis vont faire du bruit dans l'Histoire. C'est l'affaire Goëzman. Ce sont les premiers mémoires de Beaumarchais. C'est son esprit et sa verve déployés pour confondre le mensonge et réclamer justice. C'est bientôt l'opinion tout entière avec lui contre le Parlement Maupeou. C'est un retournement extraordinaire du sort et le début d'une invincible popularité....

Tout Paris lut les *Mémoires* de Beaumarchais, dont l'infortunée Mme Goëzman faisait les frais, ainsi que son mari et ses défenseurs. Ces *Mémoires* sont écrits dans le meilleur style de Beaumarchais, avec cette vivacité, cet entrain irréfrénable, cette animation des personnages qui sont déjà la vivacité, l'entrain et l'animation de Figaro. Louis XV lui-même se divertit aux *Mémoires*, et Voltaire, mesurant aisément ce talent et le mouvement de l'opinion, les soutient de son approbation. Tout Paris se mobilise. Goëzman a attaqué Beaumarchais en diffamation, et Beaumarchais le poursuit en restitution de l'argent accepté et dépensé par sa femme. Quelle sera cette fois la sentence de la Cour ? Le 26 février 1774, Mme Goëzman est condamnée au blâme et à la restitution des quinze louis ; le conseiller est mis *hors de cour* et déchu de son office. Mais Beaumarchais est également condamné au blâme et ses *Mémoires* seront lacérés et brûlés. C'est-à-dire qu'ils deviennent du coup un titre inoubliable de sa gloire.

Le Barbier de Séville.

Cette condamnation porta Beaumarchais au plus haut point de la popularité. La suite de sa vie, c'est-à-dire de ses aventures, sera certes aussi mouvementée, mais il faudra la représentation du *Mariage* pour qu'il retrouve cette fièvre d'attente, cet appui de milliers d'inconnus, ce frémissement de bataille que l'affaire Goëzman rassembla dans sa cause. Condamné, Beaumarchais dut quelque temps se cacher, puis il offrit ses services au Roi, se mua en agent secret et partit pour l'Angleterre, afin d'y museler les libellistes émigrés qui injuriaient la couronne. Cette tâche le conduisit bientôt en Hollande, puis en Allemagne, à la poursuite d'un certain Angelucci, pamphlétaire insaisissable qui pourrait n'avoir existé que dans l'imagination de celui qui le poursuivait. De retour à Paris, après des pérégrinations compliquées, Beaumarchais retrouva son « passe-temps », c'est-à-dire le théâtre ; et il fit enfin jouer *Le Barbier de Séville*. Il l'avait écrit, trois ans auparavant, et, féru qu'il était de musique, il avait bâti un opéra-comique. Les Italiens le lui ayant refusé, il en avait supprimé les couplets, allongé les rôles et tourné à la comédie-farce cette aventure légère. Les Comédiens-Français allaient la jouer en 1773, lorsque Beaumarchais avait été incarcéré. Deux ans avaient passé — et quelles années !... — Beaumarchais revenait à Paris, ayant de nouveau conquis la faveur du Roi : Figaro pouvait faire son entrée sur la scène française. Ce fut le 23 février 1775.

La comédie parut longue et de mauvais goût. Avec *Eugénie*, Beaumarchais avait souhaité émouvoir, et l'on n'avait pas pleuré. Avec *Le Barbier de Séville*, il espérait distraire, et l'on n'avait pas ri. L'expérience d'*Eugénie* l'inspira. Le soir de la première, il reprit sa pièce, l'allégea de beaucoup de plaisanteries, resserra l'action, lui retrancha un acte. La seconde représentation, trois jours après la première, fut un succès, un succès qui se poursuivit pendant des semaines.

Son « passe-temps » lui ayant rapporté cet agrément de réussite, il retourna à ses affaires et à sa vie mouvementée, c'est-à-dire chargé d'une nouvelle mission à l'étranger. Il s'agissait, cette fois, de toucher en Angleterre un personnage fort étrange et sur lequel on a beaucoup écrit : le chevalier d'Éon. Cet aventurier, costumé en femme, détenait des papiers diplomatiques sur lesquels il était important qu'il fît le silence. Beaumarchais en négocia la restitution et, dès lors, prit son rôle de diplomate au sérieux. Il adressa au Roi

des rapports secrets sur la situation de l'Angleterre ; et, assurant qu'il fallait l'affaiblir tout en paraissant l'étayer, il préconisa une alliance secrète avec les insurgés américains. On l'écouta et, s'improvisant armateur et fournisseur de guerre, il se fit avancer deux millions par la France et par l'Espagne pour fournir des armes aux rebelles. Il eut une flotte à lui ; mais cette affaire d'armes, comme la plupart des entreprises de Beaumarchais, fut compliquée et faillit le ruiner. L'Amérique ne paya pas les livraisons qu'elle avait reçues, et, quoique le Congrès ait reconnu à plusieurs reprises la validité de ces dettes, elle ne les régla finalement qu'aux descendants de Beaumarchais, un demi-siècle après sa mort.

Cependant rien ne lassait cet homme entreprenant ; et son obstination avait dû parfois triompher, puisqu'il était riche. Il avait en dernier ressort gagné son procès sur La Blache ; il donnait un plaisir d'esprit à son activité en éditant Voltaire à Kiel et en obligeant les comédiens à payer des droits aux auteurs qu'ils interprétaient. C'est ainsi que fut établi le principe de la propriété littéraire et que fut fondée la Société des Auteurs, par la seule opiniâtreté de Beaumarchais. Car, dans cette action si légitime, et dont les auteurs dramatiques français recueillent encore le profit, il n'eut qu'un petit nombre d'écrivains auprès de lui. Mais peu lui importait la fidélité ou le courage de ses confrères : ce qui l'animait avant tout, c'était la défense d'un droit, ce qui l'excitait, c'était la lutte.

Le Mariage de Figaro.

La lutte qu'il eut à soutenir pour faire jouer *Le Mariage de Figaro* dura six ans. Il avait écrit sa pièce en 1778 et les Comédiens-Français l'avaient reçue en 1781. La première représentation eut lieu le 27 avril 1784. Mais, entre ces dates extrêmes, que de démarches, de contretemps, d'oppositions à déjouer, que de tergiversations royales ! On a dit qu'il avait fallu plus d'esprit à Beaumarchais pour faire jouer *La Folle Journée* que pour l'écrire. D'esprit de suite assurément. Mais, on l'a vu par ce que nous avons conté de sa vie, plus les situations s'embrouillaient, plus les obstacles s'amoncelaient, et plus Beaumarchais prenait de plaisir à les vaincre, plus il y mettait de flamme, sans doute même d'intime allégresse. Louis XVI, en ceci comme en bien des choses, hésita, résista d'abord, puis céda. Il céda à Marie-Antoinette, qui, ayant connu la comédie, l'avait appréciée, il céda au comte d'Artois

et à la duchesse de Polignac, qui l'avaient applaudie en représentation privée chez le comte de Vaudreuil, il céda à tous ceux qui, à la Cour et à la ville, avaient été les confidents et les auditeurs de Beaumarchais. Car Beaumarchais avait lu *Le Mariage de Figaro* à tous ceux qui voulaient connaître cette œuvre interdite et dont on parlait tant ; il avait une fois de plus, et avec combien d'habileté, mobilisé l'opinion publique à son bénéfice.

De la loge grillée où il assista à la représentation entre l'abbé de Calonne et l'abbé Sabatier de Cabres (« Il me faudra des secours très spirituels au moment de la crise », leur avait-il écrit), Beaumarchais put assister au triomphe de sa comédie.

On a souvent décrit cette première d'après le témoignage de Bachaumont. Elle fut assurément éblouissante. On se pressait depuis le matin devant les portes du théâtre. De grandes dames s'étaient installées dans les loges des comédiennes « pour être les premières à pénétrer dans la salle ». Et — c'est encore Bachaumont qui le rapporte — « des duchesses étaient placées au balcon entre la Carline et la Duthé ». Brouhaha de précieuses, griserie d'une résistance vaincue, excitation intellectuelle, curiosité : rien ne manquait à ce rendez-vous théâtral.

Le succès fut irrésistible. Tout Paris voulut voir *La Folle Journée*. « La pièce tombera », avait affirmé un prophète à Sophie Arnould ; et cette fille d'esprit avait répondu : « Elle tombera cinquante fois de suite.... » Plus encore qu'elle pensait, car, entre avril et décembre, on la joua soixante-sept fois, performance alors considérable. Beaumarchais s'entendait d'ailleurs à stimuler le succès. Il avait notamment organisé pour la « Cinquantième » une représentation au bénéfice des « mères pauvres allaitant un enfant ». Cette faveur publique n'avait point cependant réduit ses adversaires, au contraire. Il en avait à la Cour, il en avait dans les Lettres, il en avait dans le clergé. L'archevêque de Paris signa un mandement où il condamnait à la fois les œuvres de Voltaire (que Beaumarchais éditait à Kiel) et *Le Mariage de Figaro*. Suard, le critique, prononça à l'Académie française un discours contre la pièce ; et il inspirait sans cesse au *Journal de Paris* des échos venimeux. Beaumarchais, excédé, finit par répondre qu'après avoir vaincu « lions et tigres » pour faire jouer sa comédie il n'allait pas « battre l'osier tous les matins sur l'insecte vil de la nuit... ». « L'insecte vil de la nuit » était reconnaissable.... Mais quels étaient ces lions et ces tigres ? Le comte de Pro-

vence sut convaincre le Roi que cette comparaison le visait ; et Louis XVI le crut ; et comme, ce jour-là, il était en train de jouer aux cartes, il signa sur un sept de pique l'ordre d'incarcérer Beaumarchais à Saint-Lazare.

Nouvelles vicissitudes.

Ce n'était pas raisonnable. Avoir tant fait, étant le Roi, pour empêcher une pièce d'être jouée, la laisser jouer finalement, puis, inquiet de son succès, mettre son auteur en prison, sur un coup de tête, et presque sur un coup de dé, c'était vraiment méconnaître le jeu du pouvoir. L'emprisonnement de Beaumarchais en un lieu réservé aux « vauriens » suscita quelques railleries, puis bientôt un sentiment de légitime révolte. Eh quoi ! la liberté n'était pas mieux assurée ? On pouvait être si aisément arrêté ? Des journaux protestèrent ; l'opinion s'émut et, après cinq jours, Louis XVI défit ce qu'il avait ordonné. Cependant Beaumarchais, comprenant que sa position n'était pas mauvaise, ne voulait plus quitter la prison. Sa fille et son vieil ami Gudin de La Brenellerie (le compagnon fidèle de sa vie et le premier de ses biographes) tentèrent de le persuader. Il ne s'y résolut qu'après avoir adressé un long mémoire au Roi, que Louis XVI accueillit avec sympathie. Beaumarchais sortit donc de prison. Et, quelques semaines plus tard, on jouait *Le Barbier* sur la petite scène des Trianons. La Reine était Rosine, M. de Vaudreuil interprétait le comte Almaviva, et le comte d'Artois, Figaro. Si, comme on l'a souvent écrit, Figaro a été l'un des artisans de la Révolution, il faut constater que le régime lui a sérieusement facilité son rôle.

Et nouveaux dangers...

La Révolution allait venir, en effet, et créer à Beaumarchais de nouvelles vicissitudes. Auparavant, il avait cru vivre en paix. Il était riche. Le Gouvernement lui avait remboursé huit cent mille livres qu'il lui devait sur ses entreprises américaines ; il avait épousé une jeune femme qui était une personne attachante ; il s'était fait construire une maison de son goût près de la Porte Saint-Antoine, et revenant à son « passe-temps » il s'était de nouveau consacré au théâtre. Avec un opéra, *Tarare*, où il avait satisfait un penchant de jeunesse pour les œuvres chantées et l'inclination des salons pour les sujets philosophiques. Aujourd'hui, *Tarare*, avec ses génies et ses héros empruntés à un conte d'Hamilton, paraî-

trait fort ennuyeux, et la musique de Salieri n'effacerait pas cet ennui. En 1787, Paris y prit de l'intérêt ; mais Paris et la France prenaient intérêt à toutes les idées dont le régime sous lequel ils vivaient allait mourir, fût-ce même quand ces idées se déguisaient en opéra. Donc Beaumarchais touchait au bonheur : « Je ne demande plus rien aux hommes... », écrivait-il. Imprudent détachement : les hommes avaient encore à lui demander. Ce fut Mirabeau qui prit la parole et attaqua Beaumarchais pour une affaire d'Eaux de Paris, qu'il administrait. Mirabeau représentait des intérêts assez suspects : il prit le ton de l'utilité publique pour dénoncer une compagnie dont la prospérité était honnête. Il enfla la voix et, pour une fois, Beaumarchais ne réagit pas avec éclat. Mirabeau lui avait crié insolemment : « Ne songez désormais qu'à mériter d'être oublié.... » Et Figaro se tut ! Que de choses pourtant à répliquer à Mirabeau dont la vie était loin d'être pure. Que de choses ! — toutes celles que Rivarol a fait tenir en quelques mots d'une langue infaillible : « Mirabeau, a-t-il écrit, était l'homme du monde qui ressemblait le plus à sa réputation : il était affreux.... » On regrette que ce ne soit pas Beaumarchais qui ait trouvé ce trait fulgurant. La polémique avec Mirabeau à peine éteinte, une autre s'alluma : celle avec l'avocat Bergasse au sujet d'une affaire — l'affaire Kornman — où Beaumarchais, sans que rien l'y obligeât, sauf sa passion pour la justice, avait pris parti pour une jeune femme, indignement dépouillée et jetée en prison par son mari. Après cinq ans, l'affaire renaissait : Beaumarchais, au lieu d'être loué et soutenu, comme son intervention le méritait, fut en butte aux calomnies, injurié de tous côtés. L'opinion publique, inconstante et lâche, se détournait de celui qu'elle avait admiré et soutenu.

On était en 1789. De ses fenêtres il put voir la prise de la Bastille. Il était bien trop fin pour ne pas comprendre ce qui commençait. Il était de ceux qui aiment la justice mais savent que toute violence est injuste en quelque point. Il allait avoir à subir cette injustice. On envahit la belle demeure qu'il s'était fait construire et où il pensait achever tranquillement ses jours. Les émeutiers prétendaient qu'il y avait des trésors cachés dans ses caves, que des souterrains, dans son jardin, conduisaient à la Bastille. Il démontra aux envahisseurs l'absurdité de cette fable ; mais, les jours qui suivirent, il s'attacha à donner des gages à l'insurrection. Pourtant, quel que fût son civisme, quel que fût son passé, il était devenu

此为试读,需要完整PDF请访问: www.ertongl